# Théâtre français de la république. *Le Bourgeois gentilhomme*.

La longue habitude où sont les comédiens français de donner *Le Bourgeois gentilhomme* dans les jours consacrés à la joie, et surtout la cérémonie burlesque qui termine cette pièce, accoutume un certain genre de spectateurs à la regarder comme une farce. Les connaisseurs y découvrent des beautés qu’ils cherchent en vain dans nos comédies modernes du meilleur ton : d’ailleurs, les farces mêmes de Molière sont encore supérieures aux homélies dramatiques de quelques grands docteurs de nos jours ; l’auteur du *Tartuffe* et du *Misanthrope* se reconnaît jusque dans la licence de ses bouffonneries ; c’est un philosophe ivre qui vaut mieux qu’un bel-esprit à jeun.

Quoiqu’il n’y ait plus aujourd’hui ni gentilshommes ni bourgeois, *Le Bourgeois gentilhomme* n’en est pas moins une comédie très agréable ; elle devait, il est vrai, avoir encore plus de sel dans le temps où le respect pour la noblesse était dans toute sa force, et lorsque le prestige de la cour fascinait tous les esprits ; mais il y a dans cet ouvrage un fond si riche, le ridicule que Molière y attaque est si propre à la nature humaine, il est peint avec tant de vigueur et de vérité, qu’un pareil tableau, même après avoir perdu quelque chose de la fraîcheur de son coloris, est toujours très saillant et très comique. La sotte manie de s’élever au-dessus de son état n’est-elle pas de tous les temps ? L’imitation maussade du bon ton et des belles manières n’est-elle pas toujours un objet très risible ? Combien ne voyons-nous pas encore aujourd’hui de gens bien embarrassés à concilier leurs sentiments et leur éducation avec leur opulence subite ! Combien de parvenus sont persuadés, très heureusement pour la société, qu’avec les mêmes richesses que les ci-devant seigneurs de la cour, ils doivent avoir les mêmes mœurs, le même luxe et les mêmes airs ! N’est-ce pas cette ambition de singer ceux auxquels ils ne ressemblent que par la fortune, qui alimente aujourd’hui le commerce et les arts ? Le nouveau riche commande une magnifique bibliothèque, et sait à peine lire ; il ne connaît que des enseignes de tavernes, et veut avoir des tableaux ; quoiqu’il n’ait jamais pu chanter qu’au lutrin, il a un virtuose italien pour maître de musique, et Gardel désespère de lui faire tourner les pieds. S’il n’y a plus de bourgeois gentilshommes, il y a beaucoup de manants enrichis qui travaillent à se donner des grâces, et qui s’y prennent fort maladroitement. On ne rencontre que des Turcarets libertins par ton, avares par nature, prodigues par vanité, protecteurs des arts et des talents uniquement pour se mettre à la mode, mais qui, au fond, ne savent pas distinguer Rode d’avec les ménétriers de la Courtille, et Garat d’avec les chanteurs du Pont-Neuf. Ce qui nous manque absolument, c’est un Molière pour les peindre, et encore je ne sais s’il réussirait : ces originaux sont en force partout ; ils donnent le ton ; ils accaparent l’opinion des femmes qui vont au solide : d’ailleurs, le mélange de toutes les conditions et la nouvelle organisation de la société protègent le ridicule ; le public en est peu frappé, et les traits les plus plaisants de Molière lui-même viendraient se briser contre l’épaisse indifférence des spectateurs.

Les premières représentations du *Bourgeois Gentilhomme* eurent peu de succès à la cour ; la naïveté, et le comique vrai qui règnent dans cette pièce, ne devaient pas plaire dans un pas où le ton précieux dominait encore ; et d'ailleurs, le portait d'un gentilhomme escroc et fripon qui entretient sa maîtresse au dépens d'un bourgeois imbécile, ne faisait pas beaucoup d'honneurs aux mœurs de la cour et des courtisans. Le suffrage du maître décide du sorte de la pièce ; il était heureux pur Molière et pour la France que le maître eût le tact délicat et le plus droit que la plupart des seigneurs de sa cour.

Rousseau s’est étrangement mépris lorsqu’il a reproché à Molière de *favoriser les vices*, parce qu’il nous présente une image trop naturelle de la société, un sot dupe d’un fripon : Molière, en se moquant du sot, est bien loin d’approuver le fripon ; il fournit au contraire des armes contre lui, et sa pièce était un excellent préservatif contre les ruses de ces chevaliers d’industrie qui jouaient les gens de qualité, de ces aventuriers qui, sous un nom emprunté et sous un faux air de cour, levaient un tribut sur la crédulité des badauds. Parce qu’on rit des tours que Dorante joue à M. Jourdain, Dorante n’est pas pour cela *l’honnête homme de la pièce*, pas plus que Scapin lorsqu’il dérobe de l’argent à Géronte.

La réception du Mamamouchi est une véritable farce, qui n'a d'autre mérite que de rassembler, sous les yeux d public, tous les acteurs du théâtre. C'est alors que le parterre fait, pour ainsi dire, sa revue : l'accueil que chaque acteur reçoit de lui, en passant, est à-peu-près mesuré sur son mérite. Cependant, les comédiens se défient de cette justice ; ils prennent soin de l'aider, et ils ont toujours de bons amis au parterre, qui sollicitent efficacement pour eux. En voyant défiler la procession si nombreuse de tous les comédiens au Théâtre de la République, on est toujours étonné que dans cette foule il ne se trouve pas plus de sujets distingués. Jadis le Théâtre Français, avec un tiers moins d'artistes, avait moitié plus d'acteurs.